L'ABEILLE.

Journal Actif de l'Esprit et de la Première Municipalité.

PAR J. BAYON.

LUNDI MATIN, 15 OCTOBRE 1838

De l'agrandissement de l'Abeille.

Nous voulions, avant de donner une nouvelle organisation au format de l'Abeille, attendre la réception des caractères neufs, qui doivent nous parvenir vers le 1er de novembre. Mais le nombre des annonces qui nous arrivent tous les jours, excédant aujourd'hui et de beaucoup l'espace que nous lui consacrions dans notre ancien format, force nous a été, d'avancer l'époque de cette amélioration.

Mais en augmentant son format, l'ABEILLE ne se contentera pas de l'agrandissement matériel. Elle tâchera, qu'dans ses colonnes, le *fond* soit toujours à la hauteur de la *forme*, car nous savons parfaitement que le mérite d'un journal ne se mesure pas à la taille, comme la valeur d'un terrain. Aussi ferons nous tous nos efforts pour que le développement moral suive de près l'agrandissement de nos colonnes, et, si nous ne promettons pas de bien faire, nous promettons du moins de faire de notre mieux.

Chaque jour, dans notre patrie, l'industrie va croissant avec une rapidité sans égale. Nous avons conçu la pensée, ambitieuse sans doute, mais utile, nous le pensons, de mettre le journalisme au pas de cette industrie, et d'en faire l'écho fidèle. Car nous nous rappelons que c'est à l'industrie nationale que nous devons le peu que nous sommes, et qu'aujourd'hui encore elle est la base de notre avenir. Notre tâche est de seconder tous ses efforts et tous ses mouvements.

Cette tâche est grande nous le savons, mais nous ne désespérons point de l'accomplir consciencieusement. Trop d'encouragements honorables nous sont venus au devant de nous, pour que nous ne puissions hésiter plus longtemps. Ces satisfactions seront courtoises, il est vrai, mais nous ne donnons pas moins au public en retour, l'un avantage dont la bienveillance ne fait qu'augmenter de plus en plus. Toutes nos pensées seront consacrées désormais à justifier cette bienveillance dont nous sommes fier, à juste titre.

Nous nous souvenons qu'en 1830, l'ABEILLE ne comptait qu'environ 190 abonnés; aujourd'hui elle en compte 2019 à la Nouvelle Orléans, et près de 800 dans les diverses paroisses de l'Etat. Certes, un tel résultat devrait satisfaire l'ambition la plus haute, et cependant notre prospérité va croissant avec une rapidité telle, que nous devons convenir humblement que nous en sommes entièrement redevable non à la justice mais à l'indulgence du public.

Cette indulgence nous est bien précieuse, et nous nous efforcerons de la justifier. Et, aujourd'hui que l'ABEILLE est par son format, son contenant en un mot, le plus grand des tous les journaux publiés, tant en Amérique qu'en Europe, nous ferons tout notre possible pour qu'il ne soit pas un des moindres par le contenu.

Les feuilles apportées par l'estafette de samedi ne viennent pas d'au-delà de Charleston : hier, nous n'avons pas eu de courrier.

Un feu a éclaté hier soir à 10 heures, dans rue Philippa, entre Hevia et Gitod. Deux petites bataisses de peu de valeur ont été consumées.

RECIT INTERESSANT.

Dans notre feuille du 8 de ce mois nous sommes entrés dans quelques détails sur les désastres maritimes dont le golfe fut le théâtre dans les mémorables journées du 7 et du 8 septembre. Nous rectifions aujourd'hui les erreurs et les omissions que le manque de renseignements positifs a pu nous faire commettre alors. Nos lecteurs peuvent regarder comme certains ceux qui nous leur donnons ici jour, car nous les tenons de l'un des naufragés qui est parvenu à échapper au massacre de tous ses camarades. Dans notre article du 8, nous avons annoncé la perte du brick américain ALBANY, capitaine Thomas, venant de St. Yago de Cuba. Il y avait erreur dans le nom du bâtiment qui s'appelle l'*Oley*. Parti quelques jours avant le 7 septembre de St. Yago avec un chargement composé d'un million de cigares, d'une quantité de tabac, et d'un grand nombre de caisses de cèdre, il fut surpris par la tempête le 7 septembre à environ vingt milles au nord de Cades Floridas, et jeté à la côte. Il avait essayé de jeter ancre, mais la tempête était si violente que les câbles des deux ancres se rompirent, et il fut lancé hec et sur la côte de la Floride.

Les sept hommes d'équipage et un passager restèrent bord du brick attendant à chaque instant à voir venir à leur secours quelqu'un des bateaux de sauvetage des environ. Deux jours s'étaient déjà écoulés depuis que l'ouragan avait été jeté à la côte; le capitaine et le reste l'équipage étaient à déjeuner, lorsqu'on entendit cinq coups de fusil. Chacun de s'en réjouit; personne ne doutait qu'ce ne fût un signe de secours. Jusqu'après précipite sur le pont, mais à sa grande surprise, à l'ineffable terreur de ces malheureux, ils voient une vingtaine d'Indiens farouches et bien armés s'étaient rendus maîtres du bâtiment. Ces sauvages étaient réunis sur le tribord du navire et les menaient d'une mort immédiate, s'ils faisaient la moindre résistance. L'équipage était désarmé et le seul cri de salut consistait à se soumettre sans murmurer à la horde de sauvages.

Les Indiens ordonnèrent par signes de tirer les cigares de la cale et de les déposer sur le rivage. Déjà une centaine de ballots avaient été enlevés lorsque le capitaine Thomas, homme hardi et d'un tempérament irascible, fut obstinément de se déposer de la raise de sauvagerie. Irrité de cet acte de désobéissance, l'un des sauvages l'abattit avec la crosse de son carabine. Ce fut le signal d'une attaque générale; des volées de balles furent dirigées sur l'infortuné capitaine. Ayant deux coups de feu, mais respirant encore, il jeta sur le rivage. Une de ses premières balles Indiens s'aperçevant que le capitaine donnait encore quelques signes de vie, s'en fit d'un revier en lui, le laissant dans la poitrine et lui enfonçant tout le reste de l'existence. Puis l'équipage reçut ordre de se rendre à terre, mais à peine les infortunés arrêtés touchèrent le rivage qu'une seconde décharge se fit entendre et en abattit encore cinq. Il en resta neuf morts et l'un ayant reçu quelque blessure s'est jeté dans la mer, et avec tant de vitesse que les Indiens ne purent pas l'atteindre; l'autre nommé, Johnson, s'étanga vers quelque buissons à une petite distance de là, et ayant entendu dire que des branches rien sont considérées par les sauvages, comme des signes de paix, eut l'heureuse idée de faire un effort pour sauver sa vie. Il se jeta à genoux, arracha un rameau, le tint élevé en l'air et fit en même temps des signes de soumission et de supplication.

Les sauvages comprirent cet appel à leur générosité et lui sauvèrent, du moins pour le moment. Ils lui amènent une hache, lui montrèrent du doigt une billette à quelque distance de là, échouée sur le rivage, la cale en l'air, et lui firent signe d'y tirer une ventre. Il obéit et les Indiens tirèrent de la goëlette une certaine quantité de bœufs qu'ils lui firent porter dans leur camp à quelques milles du rivage. Arrivé, le malheureux matelot crut s'apercevoir que les Indiens, en l'épargnant, n'avaient eu que l'intention de différer sa mort, car plusieurs d'entr'eux l'ajustèrent avec leurs carabines, et ils allaient faire feu, lorsque quelques d'entre eux indiqués, sorti d'une cabane, vinrent en toute hâte et intercédèrent puissamment en sa faveur, que les Indiens ne lui firent aucun mal et se retirèrent dans leurs huttes.

Dès que Johnson ne se crut plus observé, il partit sur toute la vitesse que pouvait lui donner l'amour de la vie, et arriva bientôt au brick sur lequel il s'élança et se cacha de son mieux, parmi les bals de bœufs qui encombraient le pont. Il y était depuis vingt minutes heures, tremblant de tous ses membres, et s'attendant à chaque instant à voir revenir les Indiens, lorsque parle plus grand des bonheurs, deux bateaux de sauvetage se présentèrent en vue. L'équipage de ces bateaux aussitôt à bord de l'Olney, et qu'il se félicitait de la prise excellente qui lui était tombée entre les mains, lorsqu'on vit de nouveau approcher les Indiens. Aussitôt Johnson sort de sa retraite et crie à ses nouveaux compagnons de ne pas avoir. Tous sautent du brick sur le rivage, le brick n'étant qu'à deux pieds de l'eau. Johnson les suit et le crainte de la mort lui donne tant de résolution que, quoiqu'il ne sût pas nager, il se précipite hardiment dans la mer et a le bonheur d'arriver à la chaloupe des bateaux sauveurs, qui le transporta à bord de l'*America* et de là à Key West.

De Key-West il se rendit à la Havane dans la goëlette des Etats Unis le *Wasp*, et enfin est revenu à la Nouvelle Orléans.

L'autre individu, qui est parvenu à s'échapper par la fuite, a également été recueilli par l'*America* et est dans ce moment à la Mobile.

C'est du George Johnson lui-même que nous tenons ce récit aussi simple que rempli d'intérêt. Nous pouvons en garantir l'authenticité.

C'est à l'intervention et aux prières d'une femme que Johnson doit la vie, et ce n'est pas l'une des circonstances les moins remarquables de sa triste et périlleuse aventure.

Un navire arrivé de Matanzas à Charleston, en, 7 jours, annonce qu'il a laissé dans ce port le 1er. octobre la goëlette Frédérick Edward, partie de New-York pour la Nlle. Orléans, en détresse, ayant perdu son mât de misaine.

Il y a trente-sept bâtiments destinés pour la Mobile, dans les ports suivans : New York 20, Boston 6, Baltimore 4, Philadelphie 4, Portland 1, Providence 1, et Liverpool 2.

LE CANADA.

Dans ce faire l'espèce de la *prédestination* ou du *fatalisme*, sans partager les opinions on les [illegible] sujet que des hommes à tête *forte* ont cru [illegible] dans tous les âges, on peut croire que les nations ont leurs destinées qu'il doivent s'accomplir et contre lesquelles viennent échouer toutes les prévisions et toutes les résistances de l'esprit humain. Les Turcs et les autres peuples de l'Orient sont fatalistes, et croirait offenser la divinité s'ils se permettaient de lutter contre l'accomplissement d'une destinée, d'un événement prévu, d'une catastrophe imminente, dont les moindres précautions neutraliseraient ou éloigneraient les effets. Napoléon le grand, le fort Napoléon croyait à sa destinée et à son étoile. Il consultait la Lenormand, dont les réponses l'ont plus d'une fois étonné et frappé. Cette question a longtemps occupé les philosophes et les théologiens; elle a fourni le sujet de maintes controverses et d'une foule d'arguments qui, sans avoir été tournés et retournés en tous sens, ont fait par laisser l'hypothèse au point où elle en était et où elle en restera probablement toujours. La vie litre peut seule éclaircir le mystère, c'est dire qu'il ne le sera jamais.

Nous sommes loin d'admettre le fatalisme en théorie générale, mais une étude attentive et suivie de la marche des événemens nous porte à croire qu'il existe une volonté, un ordre de choses, une chaîne invisible qui unissent les nations, force les mais aux peuples comme les individus qui les composent et les conduit insensiblement au but marqué d'avance. Tous les calculs humains, toute la science des probabilités, toutes les conjectures viennent échouer devant ce roc inébranlable, et dérouter les mesures les mieux prises.

On est encore fondé à croire que la vie morale et [illegible] des empires et des nations est mesurée et [illegible] comme l'est l'existence de l'homme; que les [illegible] se meuvent, grandissent et s'éteignent dans le cercle d'une sphère circonscrite. Les années s'amoncellent et s'écoulent; la chaîne des temps se déroule lentement, le terme fixé arrive; nations, peuples, empires s'affaissent et disparaissent. Rome, Carthage, Athènes, Sparte, Memphis, Thèbes, Babylone, Jérusalem elle-même, Jérusalem, le berceau et le tombe de l'homme-Dieu, n'attestent que trop l'effrayante vérité de la décadence lente, successive, mais inévitable de tout ce qui est sur la terre, force et puissance.

En passant des temps anciens aux temps modernes, en appliquant ces réflexions aux événements presque surnaturels qui en moins d'un siècle ont bouleversé [illegible] Mr. McCulloch,

et changé la face de l'Europe et de l'Amérique, nous serons plus que jamais disposés à admettre une agence extraordinaire, un moteur inaperçu qui, agitant visiblement les nations, les a, en dépit d'elles-mêmes, dans certains cas, en dépit des leurs gouvernemens dans d'autres, poussées vers le but marqué par le ciel dans le livre des destins. Ainsi, la France s'est vue accomplir une révolution sanglante et terrible, et a décimé sa population, en dépit de cette même population qui en était victime, malgré la résistance longue, puissante et acharnée d'un trône assis sur une série de 800 ans, d'une noblesse riche, forte et nombreuse, dont l'origine se perd dans la nuit des temps; et d'un clergé dont rien ne semblait devoir ébranler l'immense influence morale et politique. Les différens corps de l'Etat, la masse entière du peuple, du premier jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale, étaient opposés à cette révolution, tous en étaient victimes, tous la maudissaient, et cependant cette même révolution s'est accomplie et a fourni sa carrière de sang et d'horreurs. L'heure du Nouveau Monde était venue. Des colonies, naguère dépendantes, ou ressources, en armes, qui jusque là avaient reconnu et paisiblement subi le joug de la mère-patrie, se sont levées seules, sans préparatifs, sans secours, en pourrait dire sans espérance. Elles se soulèvent, et contre qui? contre une puissance colossale, dont les nombreuses flottes sillonnent toutes les mers du globe connu, dont l'or soudoie tour à tour ou ensemble les autres nations, et les armes à son gré les unes contre les autres; dont la domination et le joug de fer pèsent sur des pays immenses qu'elle a rendus ses tributaires; contre la Grande Bretagne enfin, contre cette fière Albion habituée à l'empire des mers, et dont les ressources ne connaissent d'autres bornes que sa volonté. Mais il était écrit que les colonies s'affranchiraient, et elles se sont affranchies. La puissance, les forces, les moyens de l'Angleterre eussent-ils été doubles, elle devait échouer contre la volonté du destin!

Qu'est devenu le tétramagnifique de roi des Espagnes et des *Indes*? D'où sont sorties toutes ces petites républiques insignifiantes qui bordent le golfe du Mexique et le mer Pacifique? D'où leur est venue la force de combattre avec succès des vieilles bandes castillanes et portugaises, et de se créer une indépendance? Où sont les causes probables ou visibles de ces immenses effets? Nulle part, et le raisonnement ne peut en rendre compte de cette succession d'événemens inconcevables qu'en admettant une loi en dehors des prévisions et des calculs de l'homme, loi à laquelle rien de ce qui existe ne peut se soustraire.

Quelque étrangères que ces réflexions puissent au premier abord paraître au titre de cet article, elles nous amènent néanmoins à la question que nous nous sommes proposé d'examiner—Le Canada est il ou non destiné à tomper la chaîne qui l'attache à l'Angleterre?

Si, rejetant la doctrine d'une espèce de prédestination, nous nous bornons à un examen comparatif des situations respectives des deux pays; si nous nous contentons de peser leurs moyens d'action et de résistance, et de calculer les chances pour ou contre que peut offrir le cours naturel des choses, nous n'arriverons à aucune espèce de conclusion. Quelle que soit la portée de l'esprit humain et quelque disposé qu'il soit à sonder l'avenir, il est difficile pour ne pas dire impossible, que dans l'état actuel des affaires, il puisse établir un jugement, avec la certitude de n'être pas démenti par les événemens. Nous savons mieux que personne que l'amour de la liberté fait faire de grandes choses; que le cri de la patrie souffrante engendre l'héroïsme et que la nécessité multiplie et étend les forces d'un peuple précipité tout à coup au milieu d'une tourmente révolutionnaire; mais nous savons aussi jusqu'où peut s'étendre le bras du géant contre lequel le peuple canadien se prépare à mesurer ses forces! Que ce même géant ait échoué contre les colonies des Etats-Unis, il n'en faut pas inférer qu'il échouera aussi dans la lutte canadienne. Instruit par l'expérience et par un premier échec il saura se mettre en garde contre un second : déjà probablement ses mesures sont prises, mesures que mille causes diverses peuvent également mener à bien ou à mal.

Ainsi, abstraction faite de toute action étrangère en dehors du contrôle des hommes, nous n'arriverons à aucun résultat et nous en serons réduits à attendre que la marche des événemens vienne confirmer ou démentir nos conjectures. Si au contraire, épousant le système des inductions, nous admettons la possibilité, nous ne disons pas la nécessité, d'une destinée à laquelle rien ne peut se soustraire, nous tirerons des événemens antérieurs des conséquences en faveur de l'insurrection canadienne. Le malaise politique qui agite ces provinces, présente des symptômes connus, qui ont déjà dans d'autres temps et chez d'autres peuples amené des suites également connues. Le fond du tableau est le même; les nuances peuvent varier sans exercer la moindre influence et sans déranger le cours des événemens. Tous les peuples qui ont voulu secouer leurs fers, changer la forme de leur gouvernement et sont parvenus, le Canada y parviendra comme eux, surtout s'il se prépare de cette idée importante que *cela doit être*. Avec une idée fixe, une résolution invariable fondée sur une foi bien assise on arrive au but; tandis qu'en calculant les chances les unes après les autres, en les rattachant ses espérances qu'à des probabilités, on neutralise ses propres moyens et l'on détruit son avenir.

Que les patriotes du Canada se pénètrent bien de cette pensée que leur heure est venue, que tous les efforts humains, toutes les combinaisons terrestres ne peuvent rien contre la volonté toute puissante du destin; que si l'Angleterre, fut elle dix fois plus forte, n'aucune autre puissance, ne peuvent pas plus arrêter la marche des événemens qu'elles ne peuvent arrêter celle du temps, et leur triomphe assuré; l'arme au bras, ils conquèrent leur indépendance.

Mais, tout en reconnaissant le droit de la mère patrie de vouloir éviter les malheurs, il est en effet concevable qu'il ne dans la destinée du Canada de accoutumer le joug de la mère patrie et qu'elle doive intérieure attribuer l'ascendant des ministres anglais qui laissent dévorer de dégoût le seul homme peut-être qui fut capable de reculer l'accomplissement de l'indépendance canadienne, et le forcent ainsi à se démettre brusquement des hautes fonctions qu'il a à peine commencées? La retraite de Lord Durham, au moment où sa présence est plus nécessaire que jamais, n'est-elle pas à elle seule un indice certain que l'insurrection doit réussir : que la sagesse et la puissance humaine sont sans force contre les arrêts irrévocables du destin?

Oui, nous le répétons, les temps sont venus, le Canada sera libre et indépendant.

SUR LA SOIE.

C'est avec plaisir que nous avons vu accueillir favorablement nos faibles efforts pour attirer l'attention du public sur les immenses avantages que tout homme entreprenant peut retirer de la culture du mûrier. Ce sujet a produit toute l'impression qu'on devait en attendre sur les personnes à même de lui donner l'expansion qu'il mérite. Dans les Etats du Nord et du centre, le désir de s'engager dans cette nouvelle entreprise a dégénéré en une sorte de fièvre qui se répand en tout sens.—Les citoyens des Etats Unis qui se livrent à cette industrie ne se sont guères occupés jusqu'à ce jour de dévider la soie, et ont consacré tous leurs moyens à la culture du mûrier. Il est vrai pourtant que dans le Connecticut et dans quelques autres Etats de la Nouvelle-Angleterre, on dévide et on tisse même la soie sur une petite échelle; mais depuis quelque temps, un nombre si considérable de personnes se sont montrées disposées à relever à la culture de l'arbre, que presque tous les plants ont servi à la reproduction, et on s'en est si bien trouvé, qu'on ne s'est guères occupé d'autre chose. Il est plus que probable que cette branche de la production de la soie sera poussée trop loin, et que les plants seront multipliés au point de surcharger le marché et d'exciter la demande. Nous devons nous y attendre; mais nos craintes à cet égard dussent-elles se réaliser, les conséquences n'en seraient pas longtemps funestes; car dès que le cultivateur ne trouvera plus de profit à élever des arbres, il consacrera ses capitaux et son temps à dévider la soie et à la rendre propre à l'exportation.

C'est l'accroissement rapide et la grande valeur des soies étrangères importées aux Etats Unis qui ont d'abord dirigé l'attention du public vers l'introduction de la culture du mûrier. On savait que le climat et le sol de la plupart des Etats de l'Union, sont favorables à cette sorte de culture, et on était tenté de croire que le pays manquait de l'intelligence et du génie d'entreprise nécessaire en le voyant se rendre tributaire de l'Angleterre, de la France et de la Chine pour un article précieux de consommation qu'il pouvait tirer de son propre sein.

En estime à quatorze millions de livres sterling la valeur totale des soieries fabriquées en Angleterre, ce qui fait environ 67 millions de piastres, et l'on évalue à quatre millions de livres pesant la soie brute importée des pays étrangers, dont un million et demi vient du Bengal. Si la production de la matière brute dans les Etats-Unis était poussée aussi loin que les apparences actuelles semble le faire supposer, les fabriques d'Europe augmenteront en proportion. Nous sommes à cet égard dépourvus de renseignemens positifs, mais nous sommes porté à croire que l'Angleterre ne produit qu'une très faible quantité de soie brute et les fabricans, comme ceux qui manufacturent le coton, ne peuvent tirer la matière première que des pays étrangers.

La valeur des manufactures de soie de la France est beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est en Angleterre, et les fabriques françaises produisent en général un tissu beaucoup plus beau et plus délicat que les fabriques anglaises. Les soieries exportées de la France en 1824 se sont élevées à cent millions de francs, ou environ vingt millions de piastres.

On fit, il y a quelques années, un essai en grand pour introduire la manufacture de la soie dans la Pennsylvanie; mais il échoua par suite du zèle mal entendu de ceux qui y étaient concernés. Il échoua, comme dit Mr. Duponceau, parceque ceux qui dirigeaient l'entreprise commencèrent là où ils auraient dû finir, en établissant des manufactures. Nous saisissons cette occasion d'offrir nos remerciemens à la personne qui a eu la bonté de nous envoyer une copie d'une belle lettre adressée par Mr. Duponceau à Mr. Warden, jadis consul américain à Paris et membre de l'Institut de France. Mr. Duponceau dit qu'il était venu d'Angleterre aux Etats-Unis un grand nombre de tondeurs et de fabricans de soie, attirés par l'espoir d'un emploi lucratifet qui persuadèrent, à nos concitoyens de se livrer à la manufacture d'étoffes de soie brute de la Chine et du Bengal, comme ils avaient coutume de faire en Angleterre. Cette espèce de manufacture fit en effet quelques progrès dans la Nouvelle-Angleterre et ailleurs, et les fermiers qui élevaient des vers à soie, les employèrent à faire de la soie à coudre. "Personne, dit il, ne pense à produire et à préparer la matière brute comme article de marchandise."

Il paraît que cette préparation exige quelque adresse. "La soie brute (selon Mr. McCulloch) s'obtient par l'opération de dérouler en même temps sur un dévidoir commun plusieurs des boules ou cocons, que l'on trempe dans l'eau chaude afin d'amollir la gomme naturelle qui se trouve sur les filamens, ce qui produit un seul fil uni. Quand l'écheveau est sec, on l'enlève du dévidoir et on le met en pelotons. Mais avant qu'il soit propre au tissage, et pour le mettre en état de passer par l'opération de la teinture, sans embrouiller ou séparer les fibres, on lui donne l'une des formes suivantes : *simples, trames ou organdine*.

Les *simples* se forment de l'un des fils dévidés, que l'on tord pour lui donner de la force et de la fermeté. La *trame* se forme de deux ou plusieurs fils tordus ensemble. Dans cet état on l'emploie communément comme tissu.

La *soie tondue* se forme de deux, trois ou plusieurs *simples*, suivant l'étoffe exigée, tordus ensemble en sens contraire de celui dans lequel sont tordus les simples dont elle se compose. On appelle cela *organdiser*, et la soie ainsi tordue se nomme *organdine*. Tout est peu de mots l'aperçu de la manière de préparer la soie écrue, tel que nous le tirons de l'excellent ouvrage de M. McCulloch.

La compagnie française d'Afrique, à qui le roi de France avait concédé le droit d'un commerce exclusif sur cette partie de la régence algérienne, payait, pour cette jouissance, au divan d'Alger une redevance annuelle de 200,000 piastres, qui vers la vingt siècle, était évaluée à environ 100,000 fr.

Il y avait à peu près deux centaines que la France possédait à bon droit une partie de la province de Constantine, et y exerçait, sur quelques points, une sorte de suzeraineté pareilles, mais non pas de vicinage, qui, se terminant dans le golfe de Sidra, longe le chemin suivant : 1o. Le long de la ville de Constantine; 2o. le Oued Sabours qui débouche dans la partie orientale du golfe de Bône; 3o. le Mafrag, (Armoniacus flumen), qui, après avoir parcouru la nouvelle province de Constantine, forme la limite entre cette province et l'autre sous le nom de Grand Atlas, au sud, sur la limite du grand désert.

Le plateau, entre ces deux chaînes parallèles, est assez élevé au dessus du niveau de la mer. C'est sur ce plateau intermédiaire, qui présente l'aspect d'une plaine immense, qu'est située la ville de Constantine centrale de toute la province.

Un bey nommé pasy des d'Alger et révocable par la seule volonté de ce prince, gouvernait la province de Constantine. Mandataire du bey, il exerçait dans son vaste district, un pouvoir absolu; perdepteur de tous les revenus publics, qu'il augmentait souvent par des exactions injustes, il était chargé de tous les frais militaires, et commandait en chef à la milice de la province. Il avait en outre, l'obligation d'envoyer chaque année à Alger une grande quantité de denrées et une somme en numéraire d'environ 200,000 francs : cette somme était variable dans la mesure de la richesse des denrées servaient à la subsistance des Janissaires et des marins.—Les présens obligés que le bey de Constantine adressait en même temps au dey d'Alger, dépendaient son ancienneté et sa vie, avaient une valeur au moins égale à celle des sommes qu'il versait dans les caisses de l'état.

Les impôts directs et indirects et les avanies ou extorsions de toutes espèces qu'exerçait sur la province de Constantine, produisaient un revenu annuel qu'on estimait à plus de 2,000,000 de francs.

Mais ces revenus publics étaient entièrement employés en dépenses intérieures, nécessitées par le commerce et l'agriculture, qui, loin de recevoir quelque assistance et quelque appui de la part du gouvernement local, en étaient continuellement pressurés.

Ces dépenses consistaient en des travaux d'utilité publique, en des ponts, des routes, des canaux, des plaines incultes et des ruines dans ces belles provinces numériques qui envoyèrent plus de trois cents colonnes au deuxième grande de Rome.

L'Angleterre, en 1830, avait pour CONSTANTINE.—Les Romains regardaient la ville de Constantine (autrefois Cirta) comme la plus riche et la plus forte de toute la Numidie. Elle avait été le théâtre de plusieurs guerres sanglantes et de nombreux siges. Strabon nous apprend qu'elle renfermait de palais magnifiques, et que, d'après les inscriptions du roi Micipsa, une colonie grecque y avait été établie et y avait apporté les arts d'une vieille de la Grèce. Le même historien ajoute que cette ville seule pouvait mettre sur pied vingt mille fantassins et dix mille cavaliers.

Plusieurs empereurs, et entre autres Maxence contre Alexandre, payens pannonien, qui s'était fait proclamer empereur en Afrique; rétablir et embellir par Constantin, cette ville quitte son ancien et illustre nom, et prit le nom de son chef de son restaurateur qu'elle porte encore aujourd'hui.

Nous devons à un écrivain arabe du XIIe siècle (Edrisi) quelques détails sur l'état de Constantine dans le moyen âge. Vers l'an 1100 de J. C. Edrisi, dit, il, est peuplée, et commerçante. Ses habitans sont riches. Le sol ancient entre eux pour la culture des terres et pour la conservation des récoltes. Le blé, qu'ils enlèvent dans des souterrains, y reste soustrait au vidéo et à l'abri des atteintes. Le pays environnant est couvert de ruines arabes, qui, depuis tant de siècles, ont l'habitude de regarder comme leurs maîtres légitimes les possesseurs de cette capitale.

Entièrement bâtie de pierre, par son ancienne enceinte et par des ouvrages imposants et réguliers que nous devons établir sur le front étroit de l'isthme de cette presqu'île, Constantine peut défier les attaques des plus nombreuses armées. Les sparteries alfa qui couvrent les terrains environnans, les rendent impénétrables de chaque côté, empêcherait la famine de s'y introduire. On pourrait, y enfermer, sans aucune crainte de manquer de subsistances, des approvisionnemens de céréales assez considérables pour nourrir une ville d'un tel développement et de contenir en grand nombre de bouches, et de la prolongeraient jusqu'au délivre de Gibraltar. D'autres disent Bougie (Saldeae) à Setif (Sitifis) cette dernière ville à Thevaste (Tiliza), la ville de Stora à Kef (Sica Venerea) et enfin Carthage à Biara et Hippone à Constantine.

Ces routes étaient généralement bonnes et pouvaient être parcourues par les chariots et les chars. Leur état actuel de dégradation, il est assez facile de les rendre carrossables, comme le prouvent les espaces parcourus par les troupes françaises depuis Bone jusqu'à Constantine, et depuis Bone jusqu'à Stora.

Approvés, au nord, par la mer et les points naturellement forts qui se trouvent sur le littoral maritime et que j'ai indiqué comme devant être occupés, ayant à sa droite, du côté de l'ouest, le Jurjura, et le Mitidja, ils ne sont pas moins bien protégés par le cours du fleuve, couvrent, à l'ouest, par la haute chaîne du Jurjura qui, dans son long prolongement du sud au nord, noirie que deux ou trois ouvertures, et encore elles sont fortifiées et gardées par des corps nombreux; ayant sur ses derrières les vallées arides du Hodh-Gerd et l'immense zone sablonneuse du Sahara, parcourue par des tribus qui ne peuvent rien contre la province, et ne peuvent rien contre elle, ils ne peuvent rien contre elle, ils ne peuvent rien contre elle, ils